



LADY CURZON, Femme du vice-roi de l'Inde, et ses deux enfants.

TEMPERATURE

Du 18 décembre 1899.

Thermomètre de H. & L. LAUREN, Opticiens. No 148 rue du Canal, entre Concordat et Baronne.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 1 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Bureau météorologique.

Washington, 18 décembre.—Indication pour la Louisiane.—Temps beau mardi; plus froid dans la partie sud-est; beau mercredi, plus froid dans la partie sud-est; vents devenant frais à viv.

CONVENTION DEMOCRATIQUE D'ETAT.

Nous voici à la veille d'un événement grave. Demain même la convention démocratique s'assemblera dans la capitale de l'Etat; elle a à se prononcer sur le choix de trois importants candidats; mais la plus importante de toutes est, sans contredit, celle du gouverneur de la Louisiane. Or, ce choix va se faire dans des conditions qui sont en dehors de nos habitudes.

MONDE RELIGIEUX.

Le E. P. Maunus à l'Ecole de Morale.

Tous ceux, qui depuis longtemps déjà, suivent les stations du carême, qui ont lieu tous les ans à la Cathédrale, se rappellent encore les conférences qu'y a données, jadis, le Père Maunus, un des plus brillants disciples du célèbre Lacordaire.

Le Père Maunus, Dominicain, vient de commencer un cours à l'Ecole de Morale, établie à l'Hôtel des Sociétés Savantes. On lui a demandé ce qu'il allait faire dans cette Ecole où toutes les opinions les plus diverses vont se heurter. Le voici.

On a dit au Père Maunus qu'il y avait là du bien à faire et il y est allé sans reculer devant les difficultés qu'il y put rencontrer.

Il a pris pour sujet : Les Droits de l'homme. Ces quelques lignes qui suivent donneront une idée nette du but qu'il poursuit et des sentiments qui l'animent; nous lui laissons la parole :

Des hommes éminents, a-t-il dit en commençant son cours, vous ont exposé le but que se proposent les professeurs du Collège libre de la Morale sociale. Parmi les résultats que nous espérons obtenir, ils vous en ont signalé un sur lequel je me permets d'appeler votre attention en commençant ma leçon de ce soir.

Nous voulons, messieurs, indiquer le remède, le seul remède, capable de guérir le mal social qui nous dévore au jourd'hui; ce mal, c'est la haine. Haine de quiconque ne pense pas comme nous; haine de quiconque ne partage pas la passion qui nous anime; haine de quiconque est un obstacle à notre ambition ou à nos intérêts. Cette haine se traduit par un débordement d'injures qui est une des tristesses des dernières années de ce siècle. On n'a jamais assez d'anathème, et les imprécations ne sont jamais trop violentes.

Eh bien ! messieurs, nous voulons être la preuve vivante qu'on peut différer de sentiment sur les questions les plus graves, sans que ces divergences altèrent le respect, la bienveillance, l'estime réciproque que des esprits élevés se doivent les uns aux autres.

C'est là la grande leçon qui se dégage de ce enseignement. Pour moi, qui n'ai pas besoin, je l'espère, d'affirmer la profondeur et la sincérité de ma foi catholique, en collaborant à cette œuvre d'apaisement, je ne crois pas avoir la cause de Celui qui a fait de la charité envers les hommes le premier commandement de sa loi et qui résume toute sa doctrine dans ce précepte divin : « Aimez-vous les uns les autres. »

L'ANNEE 1900.

L'année 1900 sera-t-elle bissextile ? Il paraît que non : c'est ce que nous dit un de nos confrères dans la petite note suivante :

Tous les quatre ans, le mois de février a vingt-neuf jours et l'année est bissextile; l'année 1896 ayant été bissextile, l'année 1900 devrait l'être également; il n'en sera pas ainsi.

La révolution de la Terre autour du Soleil s'accomplissant en 365 jours 5 heures 48 minutes 47 secondes, cela ne fait pas exactement 365 jours 14. Il n'y a donc pas exactement 1 jour à ajouter tous

les quatre ans et, si on l'ajoutait, on serait, au bout d'un certain nombre d'années, en retard sur la nature. Il a donc été décidé, en octobre 1582, lors de la réforme du calendrier par le pape Grégoire XIII, que l'on supprimerait trois années bissextiles « éculeaires » sur quatre et qu'en conséquence 1700, 1800 et 1900 ne seraient pas bissextiles. L'an 2000 le sera. La prochaine année bissextile sera 1904.

A l'Exposition de 1900.

L'ILLUSION AU THEATRE.

M. Gailhard, l'actif et avisé directeur de l'Opéra, vient d'avoir une idée très originale et très heureuse.

On sait qu'il a été nommé président de la classe 18 à l'Exposition de 1900, c'est-à-dire de l'exposition de matériel de théâtre. Jusqu'ici cette catégorie d'exposants envoyait ses produits ou ses inventions au Champ-de-Mars, les était exposés dans des vitrines, et cela constituait une section froide et monotone que de rares spécialistes allaient visiter.

Grâce à l'initiative et aux efforts de notre premier metteur en scène lyrique, à qui l'on doit déjà tant d'heureuses innovations (doublons pas que c'est à l'Opéra, dans «le Mage», que la Loie Fuller prit jadis l'idée mère de ses colorations d'étoiles), grâce à lui tout cela va changer.

De morte qu'elle était, cette exposition va vivre, s'animer, charmer les yeux, ravir les oreilles, étonner les imaginations les plus hardies !

Plus de vitrines, plus de maquettes inertes, plus de mannequins. Il a réuni les peintres décorateurs, les électriciens, les machinistes, les costumiers, les accessoires, les bijoutiers, les perruquiers, et il leur a dit :

« Si vous voulez m'en croire, nous allons faire de notre section, la plus amusante, la plus curieuse, la plus curieuse. Le moyen est simple. Au lieu de vous séparer, d'exposer chacun dans votre coin vos inventions, vos œuvres ou vos produits, vous allez vous unir. Avec votre collaboration, nous allons construire trois scènes qui comprendront tous les éléments d'un matériel théâtral complet, et qui constitueront le dernier mot de la machinerie et de la décoration, de l'éclairage et de tous les accessoires. Ces scènes seront animées comme de vraies scènes. On y jouera de vraies pièces, avec une action et une musique ! Seulement, au lieu d'acteurs authentiques se mouvant sur les planches, ce sera le cinématographe le plus perfectionné qui en donnera l'illusion; au lieu de voix véritables chantant les motifs d'opéra, ce sera le phonographe dernier modèle qui les chantera avec la voix même des plus célèbres chanteurs qu'on y aura recueillis. »

« Sur la première scène, nous donnerons «le Roi des Aulnes», de Schubert, avec tous les effets de transformation que l'œuvre comporte : la nuit, la foudre, l'incendie, la pluie, la forêt qui marche, les panoramas qui se déroulent... tout ce que l'imagination de Schiller a pu inventer de plus saisissant et de compliqué à la fois. »

« Sur la deuxième scène, nous composerons un spectacle purement décoratif : une place publique avec, au fond, une cathédrale. Il faudra que, par un moyen mécanique que les machinistes devront réaliser, la place publique s'efface peu à peu pour être remplacée par l'entrée de la cathédrale. En un mot, il faudra créer l'illusion que les acteurs entrent, en effet, dans la cathédrale l'illusion que les acteurs entrent, en effet, dans la cathédrale l'illusion que les acteurs entrent, en effet, dans la cathédrale »

« La troisième scène sera livrée à nos visiteurs. Elle sera composée de deux parties. La première sera une scène de théâtre, avec tous les effets de transformation que l'œuvre comporte : la nuit, la foudre, l'incendie, la pluie, la forêt qui marche, les panoramas qui se déroulent... tout ce que l'imagination de Schiller a pu inventer de plus saisissant et de compliqué à la fois. »

« Sur la deuxième scène, nous composerons un spectacle purement décoratif : une place publique avec, au fond, une cathédrale. Il faudra que, par un moyen mécanique que les machinistes devront réaliser, la place publique s'efface peu à peu pour être remplacée par l'entrée de la cathédrale. En un mot, il faudra créer l'illusion que les acteurs entrent, en effet, dans la cathédrale l'illusion que les acteurs entrent, en effet, dans la cathédrale l'illusion que les acteurs entrent, en effet, dans la cathédrale »

au génie des électriciens et des peintres décorateurs. Sous les yeux des spectateurs, et sans que ceux-ci puissent s'apercevoir de l'instant des changements, un paysage illusoire devra passer successivement par les quatre saisons de l'année.

« Nous serons loin des décors à volets qui se ferment et s'ouvrent devant les yeux déseillés du public. Les feuilles des arbres verdissent au printemps, les fleurs s'ouvrent, les oiseaux s'éveillent dans les nids pleins de mur-mures; puis, ce sera l'été et les moissons jaunies, et l'accablant de choses sous le plein soleil d'août; puis, l'automne à la palette changeante, les mille variations du vert, du jaune d'or, du pourpre et du cuivre éteint, et les fruits qui achèvent de mûrir avant d'être cueillis; Enfin, ce sera l'hiver, les arbres dénudés, la neige qui tombe et qui s'accroche aux branches devenues noires, les nids déserts, le silence et la tristesse de la nature endormie ! »

« Tout cela, réglé « mécaniquement » par des dynamos perfectionnées qui représenteront le dernier mot de l'industrie et de la science électriques. »

Lorsque Gailhard s'occupe de quelque chose, il veut et réussit toujours à ce que cela soit parfait. Aussi n'a-t-il pas voulu borner là son plan. Il ajoutera à la section 18 une exposition centenaire du matériel théâtral. On y verra de quoi se composait l'éclairage d'il y a cent ans; les quinquets! On y verra aussi les costumes théâtraux de l'époque, et, si on en retrouve, des décors du temps. Le monde voudrait autrefois que les artistes jouassent tous leurs rôles dans des costumes à la mode du jour. C'est ainsi que Rachel joua Phèdre en crinoline. On exposera donc les costumes de Rachel et ceux de Talma!

« Tout cela, réglé « mécaniquement » par des dynamos perfectionnées qui représenteront le dernier mot de l'industrie et de la science électriques. »

Ce que coûtent en France Les diplômes universitaires

Les établissements d'enseignement supérieur ouvrent au public leurs portes toutes grandes. Allez à la Sorbonne: nulle barrière, nul tourniquet; vous entrez dans l'amphithéâtre, vous prenez place, vous écoutez ou lisez votre journal, vous sortez quand il vous plaît, et tout cela ne vous coûte rien. Comment? L'Etat donne son enseignement supérieur gratuitement. Hélas! ce n'est qu'une apparence. Essayez de pénétrer dans les salles plus petites, où l'enseignement est moins oratoire, et quelquefois, plus utile: «Votre carte? Et oui, il faut être «matriculé», c'est-à-dire il faut avoir payé.

«Baste! direz-vous. Puisqu'on donne à côté la même chose, ou à peu près, pour rien, à quoi bon fréquenter les petites salles? Vous voulez être pasteur, avocat, médecin, dentiste, sage-femme, licencié, agrégé, docteur en sciences, en lettres, pharmacien, herboriste? Il vous faudra payer, monsieur, et payer un certain nombre de fois; tant pour l'immatriculation (droit annuel), les bibliothèques (droit annuel), les inscriptions (droit trimestriel), les examens, les thèses, les diplômes... que sais-je encore! Il vous faudra payer toujours. Et le total de l'addition? Le voici. Nous allons dire à quel plus juste prix l'Etat vend, dans ses facultés et écoles ouvertes, son enseignement supérieur.

Il n'est coûteux pas bien cher, pour être pasteur. Bachelier en théologie est même le titre qu'on peut avoir au meilleur marché: 175 francs en tout. Ah! si votre ambition est plus haute, si vous aspirez au doctorat en théologie (diplôme d'Etat), la note sera plus élevée; mais elle demeure encore

relativement modeste: 500 francs. Avec la Faculté de droit, on aborde les gros chiffres. Pour être avocat, cela coûte 1 375 francs. On avait un homme pour cet argent, naguère! Et qui n'est pas licencié en droit, au jour d'aujourd'hui? Même les docteurs pullulent, et, cependant, il faut déboursier encore pour être docteur, étant licencié, 650 francs; total, 1 935 francs. Que de bas de laine se vident chaque année en France, pour parfaire cette somme! Et pour quel résultat? Il en coûte également très cher pour être médecin. L'Etat vous demande 1 335 francs... et ne vous garantit point de clientèle. Vous plaignez-vous? Que ce vous contentez-vous donc d'être chirurgien-dentiste? Le diplôme ne vous en rendra pas qu'à 930 francs, soit une économie, si je ne me trompe, de 405 francs. Les femmes sont mieux partagées. Elles peuvent faire sages-femmes, et c'est pour rien, savez-vous? ce diplôme: 150 francs! C'est encore meilleur marché que le baccalauréat en théologie.

L'Ecole supérieure de pharmacie se fait remarquer par l'écart énorme, quant au prix, qui existe entre les diplômes qu'elle confère. Etre pharmacien? Mais savez-vous que cela coûte aussi cher qu'être médecin? 1 325 francs, dix francs de moins, une misère! Si cette somme est au-dessus de vos moyens, soyez donc herboriste. Le diplôme d'herboriste, j'entends de première classe, est moins cher même que celui de sage-femme: 100 francs. Le sage se contente de payer; si la seconde classe vous suffit, vous n'aurez à payer à l'Etat qu'un impôt ridicule: 80 francs.

Les Facultés des lettres et des sciences s'en tiennent aux prix doux. On est bachelier en lettres (enseignement secondaire classique ou moderne) pour 150 francs. Avec cet argent, vous pourriez être déjà, selon votre sexe, herboriste de première classe ou sage-femme! La licence coûte 220 francs de plus, soit 370 francs. Le doctorat (diplôme d'Etat), 140 francs de plus, soit 510 francs. Vous aurez le doctorat d'Université (titre scientifique, sans avantages pratiques), pour 200 francs. Pour les sciences, les prix sont un peu plus élevés: le doctorat d'Etat y revient à 580 francs; le doctorat d'Université, à 370 ou 370 francs (les droits trimestriels de laboratoire varient).

Tels sont les prix, les plus justes prix. En résumé, l'accès des professions libérales coûte toujours quelques centaines ou quelques milliers de francs. Avec une avance de 2 000 francs, un homme intelligent et entreprenant ne se sentirait-il point les reins assez solidement pour essayer de gagner, à trente ans, un certain nombre de fois plus que ne gagne un professeur de lycée, un médecin ordinaire, un avocat peu connu? C'est une question.

Il est juste d'ajouter que des remises de droit «peuvent» être accordées, par voie de «remboursement», aux étudiants des facultés ou écoles qui se sont distingués par leurs succès, «et» qui, par la position ou les services de leur famille, ont des titres à cette faveur. Observons en premier lieu que cette faveur n'est, jamais de droit, et, en second, qu'il ne peut s'agir que d'un remboursement. «Aucun étudiant ne peut être admis à subir un examen sans avoir préalablement conquis les frais y afférents». Payez d'abord: on verra ensuite.

Des boursiers, des fonctionnaires, des fils de professeurs, des lauréats du concours général sont dispensés, de droit, de payer leur enseignement. Ce sont les privilégiés, le petit nombre, l'exception... «Et les remarques qui précèdent n'en subsistent pas moins.

Comment sont vos Rognois ? Les Filles Sparagus du Dr Hobbs guérissent toutes les maladies des rognois. Echantillon gratis. Adresse: Sterling Remedy Co., Chicago ou N. Y.

AMUSEMENTS.

CRESCENT THEATRE.

On a beau dire et beau faire, la «Ministry» a été des origines et restera bien longtemps encore, l'âme de l'art théâtral américain. Il pourra s'y produire des changements, des améliorations, des perfectionnements. Le fond restera le même. Il en est des arts comme des nationalités; ils ne peuvent subsister qu'en restant fidèles à leurs origines.

En fait, les ministres de Richard et Pringle, de Roscoe et Holland combinés, artistes de couleur, font merveille, depuis dimanche au Crescent, et ils le méritent. Ils ont avec eux et à leur tête le célèbre Kersands qui, à lui tout seul, amène tout un parterre, pendant une soirée entière.

Naturellement, d'instinct, ils sont allés s'installer au Crescent qui a la spécialité de cette sorte d'amusements et ils y réussissent, ils y brillent.

On applaudit beaucoup, depuis dimanche, John Bucker, Harry Fidler, Bobby Kemp et une foule d'autres qui sont passés maîtres dans ce genre d'exercices. Kemp et Bucker sont des danseurs et des chanteurs émérites. Ce n'est pas nous qui le disons, mais le public qui va chaque soir, et retourne le lendemain, les voir, les entendre et les applaudir. Et ce vaillat pour une semaine de succès qui ne se démentiront pas.

THEATRE TULANE.

C'est une idylle pleine de grâce et de fraîcheur, que la pièce intitulée «The Little Minister», qui n'est, comme presque toutes les comédies de notre époque, que la mise en scène d'un roman. Le metteur en scène a su cette fois la main heureuse, et l'œuvre a obtenu autant, sinon plus de succès que l'an dernier. Si l'on en juge d'après les deux premières soirées, le roman vivra ainsi longtemps que le drame, surtout s'il est interprété par une troupe de valeur comme celle qui vient de débiter au Tulane.

M. Ira Hards, «The Little Minister», est un jeune homme intelligent, gracieux, qui a su donner une physionomie extrêmement sympathique au personnage. C'est un artiste d'avenir.

Après, vient en première ligne Miss Adelade Thurston, qui a déployé un véritable talent dans le rôle de Lady Babbie. Il se dégage beaucoup de charme de sa personne et de son jeu.

L'habileté avec laquelle elle se transforme fait beaucoup honneur à son intelligence et à son goût.

«The Little Minister» fournira une belle semaine au Tulane: les rôles sont habilement distribués et interprétés par des artistes qui les comprennent.

GRAND OPERA HOUSE.

«Les Deux Orphelines» viennent de remporter, au Grand Opera House, un grand succès—succès d'argent à la porte, succès de larmes dans la salle—trois représentations, coup sur coup, et trois salles comblées. Tout le monde, ici, comme dans les autres grandes villes, connaît ce touchant mélodrame qui ne date pas d'hier et qui est encore, aujourd'hui, aussi jeune que le premier jour. Il a été remarquablement joué, cette fois—ce qui fait grand honneur à la compagnie Baldwin-Melville, car il n'est pas facile à monter convenablement, à cause du grand nombre de personnages qui y remplissent un rôle considérable. Aussi, les principales scènes, restées populaires, et que le parterre attend avec impatience, ont-elles été vivement enlevées.

C'est à M. Wm Farnum que nous devons envoyer nos premiers éloges; il nous a procuré le plaisir d'applaudir un brillant chevalier de Vaudrey. Le rôle d'Henriette a été également bien rendu par Miss Esther Lyon, dont le succès a été égal à celui de M. Farnum.

Feuilleton

—DE—

L'Abelle de la N. O.

Commencé le 13 décembre 1899

LE LYS D'OR

PAR LOUIS LETANG.

PREMIERE PARTIE.

LA FILLE DU SAVANT.

IV

L'EXPEDITION.

(Suite.)

Résultats ?... La maison isolée n'était habitée que par une sorte de vieux savant, alchimiste ou faux mon-

payeur, servi par un grand diable de marioquin, solide, mais sourd-muet...

La nuit, certaine cheminée fumait comme une locomotive. Il doit se faire là dedans une cuisine intéressante à base d'or ou d'argent...

Pour l'argent c'est sûr... Tente la bande approuva d'un hochement de tête convaincu.

—Les indications du camarade étaient précieuses, résuma André; sur son rapport, je crus devoir décider une expédition à fond et je vous ai convoqués en conséquence. Quelqu'un a-t-il une objection à présenter contre l'action immédiate ?

—Non !... répondirent les bandits en chœur.

—Au contraire, ajouta Coupe-la-Peau, l'enfant se présente bien, faut le cueillir tout de suite.

Le chef tira sa montre : — Dix heures et demie !... Les approches nous demanderont une heure environ. Il est temps de partir. En route !...

Les six bandits se levèrent et se mirent en devoir de quitter la cabane en planches. Guidés par Coupe-la-Peau, ils se dirigèrent par l'étroit sentier, lentement, dans l'obscurité des bois vers la Maison-Grise.

Ces sortes d'expéditions leur étaient familières et ils procédaient avec méthode. Museau-Flu et Raisonnable en avant-garde. Les autres, à distance,

pour surveiller la route. Le mécanicien, dont les connaissances techniques étaient précieuses dans la circonstance, examina la fermeture de la grille et reconnut que la serrure, quoique très forte, était vieille, et fatiguée. Peut-être en viendrait-il à bout ! Cela vaudrait mieux que d'escalader les murs, haute de trois mètres.

Et il se mit à l'œuvre, armé de pinces et d'outils qu'il portait dans une poche spéciale de son paletot.

Après des tentatives qui ne durèrent pas moins de vingt minutes sans rebuter sa patience, il parvint à démêler la serrure et la grille s'ouvrit.

Le résultat une fois obtenu, l'arrière-garde rejoignit et toute la troupe se glissa dans la propriété.

Habituellement, Susurrette restait aux abords des villas où l'on opérait pour faire le guet, mais la Maison-Grise était si isolée, à si bonne distance de la route, la contrée était si manifestement déserte, que cette ordinaire précaution parut inutile.

Une fois la grille franchie, on était chez soi. — Je vas avec vous, dit Susurrette à André.

— Curieuse !... fit celui-ci avec un geste d'acquiescement. — Dame !... Ça doit être drôle dans cette usine là !

Et elle suivit les compagnons qui se glissaient à travers les ar-

bres du jardin. — Les masques !... commanda brièvement le chef.

Tous, ils ajustèrent sur leur visage un morceau d'étoffe noire percé de trous en face des yeux.

S'introduire dans cette vieille habitation toute délabrée, où les portes et les croisées ne tenaient guère, n'était qu'un jeu pour la bande de professionnels commandée par André.

Ils s'attachèrent à une fenêtre du rez-de-chaussée, arrachèrent prestement et sans bruit le volet verrouillé, brisèrent une vitre préalablement enduite de savon noir pour que les éclats ne fissent pas de bruit en tombant, firent joner l'espagnolette et par une facile escalade, ils pénétrèrent dans la maison.

Celle-ci semblait complètement déserte.

Ils parcoururent silencieusement comme des ombres toutes les pièces du rez-de-chaussée, sans que la présence des habitants leur fût révélée.

Un sourd rouflement qui venait de la partie arrière de la maison, finit par attirer leur attention et la guida vers le laboratoire souterrain du vieux Antoine de Bude.

La porte avait été laissée entrouverte par Claire, la fille du savant.

Ils entrèrent. Nos lecteurs connaissent l'horrible scène qui suivit. Il nous reste, pour établir net-

tement la situation de nos personnages et pour la facilité des développements du drame commencé, à donner quelques brèves indications sur la situation du vieux savant à Jony-sur-Josas.

Il était arrivé vingt-deux ans auparavant à la Maison-Grise sans qu'on sût d'où il venait, amenant avec lui sa petite fille Claire et son serviteur Saladin.

Le logis avait été longtemps inhabité avant leur venue; ils faisaient si peu de bruit et la propriété était si loin du village qu'après avoir excité un moment la curiosité des habitants, M. Barré, — c'était le nom qu'il avait donné, — et sa famille, furent pour ainsi dire oubliés.

La femme de ménage — une brave paysanne qui était veuve et se nommait Raussant — venait régulièrement à sept heures du matin et s'en retournait à sept heures du soir; elle avait proclamé que M. Barré était généreux, facile à servir; et la petite fille était gentille et intelligente comme un lutin; que le sourd-muet était complaisant et doux malgré sa figure noire et que la seule occupation du nouveau propriétaire était d'instruire sa fille et d'en faire une savante à son image.

On avait accepté ces renseignements, exacts d'ailleurs et la curiosité publique s'était éteinte.

D'aucuns cependant avaient remarqué que de grandes lettres

ris dans une pension de famille du boulevard Saint-Germain et pendant six années, elle suivit les cours des Facultés.

Chaque dimanche, elle revenait montrer au vieux Guillaume Barré, qui ne se lassait pas de l'interroger et de la regarder, combien elle progressait en science, en vigneur, aussi en beauté sérieuse et attachante.

Ces derniers temps, M. Barré, sombre et févreux, interrogé et regardait sa fille avec plus d'avidité encore.

C'est qu'il sentait en lui un sourd malaise, et qu'il craignait de manquer de temps pour parfaire la tâche à laquelle il avait voué son existence.

La menace n'était pas vaine. Tout d'un coup son énergie s'était affaïssée; à des signes certains il avait télégraphié à sa fille d'accourir en toute hâte.

Claire avait obéi à cet appel pressant; elle avait recueilli les suprêmes confidences d'Antoine de Bude; puis le drame de l'intrusion des bandits s'était déroulé, rapide, foudroyant.

Lorsque la malheureuse enfant, attachée à la table du laboratoire, reprit connaissance et qu'elle eut le sentiment de son horrible situation, l'épouvante surgit dans son âme, malgré la vaillance.

Une obscurité absolue régnait autour d'elle.